

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 4

Artikel: Amende honorable
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200838>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASSENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerbe, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements de tent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 45 cent. — Suisse : 20 cent.
Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.



NOUVEAUX ABONNÉS

Les personnes qui prendront
un abonnement d'UN AN, à
dater du 1^{er} avril prochain, rece-
vront GRATUITEMENT les
numéros du trimestre courant
(1^{er} janvier au 31 mars).

L'accent vaudois.

Fragments extraits du roman : FILLE DE PAYSAN
PAR O. TOUREL.

« Laissez-moi le temps de changer de chaussures
et je suis à vous, » dit Suzanne en s'esquivant.

Elle prononçait le mot « temps » d'une façon toute
particulière. A Ralligen, une de ses camarades de
pension, Mlle F. (une Savoyarde civilisée), se mo-
quait tous les jours de son accent vaudois, en débi-
tant des discours saugreus dans lesquels elle
faisait revenir à chaque instant les mots : temps,
lent, souvent, pesant, qu'elle prononçait avec une
exagération ridicule : *teimps, leint, souveint, pe-
seint*, aux grands éclats de rire de ses amis.

C'est du reste un exercice cher aux Genevois, du
moins aux habitants de Genève, depuis le dernier
des gosses morveux qui courent les rues, jusqu'au
monsieur bien, professeur ou député, en passant
par toute la filière, sans oublier le commis-voya-
geur, chacun sait contrefaire les *Vaudonnais*.

C'est une espèce de gymnastique nationale ge-
noise, à laquelle tous se croient tenus de se li-
vrer de temps en temps. Les plus acharnés sont
souvent les Vaudois habitant Genève, ceux qui
ont eu le « bonheur de pouvoir se débarrasser de
ce sale accent », comme me disait, un jour, une
demoiselle vaudoise dans un magasin de tabac.

Les Vaudois habitant Genève, qui se moquent de
l'accent de leur pays, me rappellent la fable de
l'âne et de la flûte, et en fait d'âne ils devraient se
souvenir que le bout de l'oreille perce presque tou-
jours.

J'ai connu un Genevois qui était obligé, pour sa
santé, de vivre dans nos montagnes vaudoises.
C'était un tapissier. Il fallait voir comment ce brave
homme se fâchait lorsqu'on le faisait *aller*, à pro-
pos de son accent, lorsqu'il venait à la pinte com-
munale. « Allons, Dieu-me-damne, raconte-nous
voir quelque chose en Genevoué! Eh! tu viens y
remplire ». On eût dit que le bonhomme était sur
un gril. Il se fâchait tout rouge. Mais où il devenait
grotesque, c'est lorsqu'il cherchait à causer avec
l'accent vaudois, à prendre cet accent, de façon à
ne plus être l'objet des plaisanteries des habitués,
en un mot à se mettre à l'abri des persécutions.

Puisque nous en sommes à la question des ac-
cents, qu'il nous soit permis d'en dire encore deux
mots.

« L'accent du pays de Vaud ne paraît ridicule qu'aux
» oreilles gâtées par l'habitude d'entendre d'autres
» accents plus prétentieux », a dit un jour un Fran-
çais de quelque mérite.

Nos confédérés romands, qui se moquent de nous
parce que nous disons le *teimps*, pour le temps, la
patience, pour la patience, n'ont jamais réfléchi
que ce sont leurs oreilles qui les servent mal. Le
Genevois a l'habitude de mal prononcer une quan-
tité considérable de mots, ce qui fait que son lan-
gage n'est souvent qu'une espèce de jargon préten-
tueux. Tous les mots en *an* ou *en*, il les prononce
du nez, ce qui fait quand même *an* pour lui, mais
l'étranger qui l'écoute entend *on*. Question d'o-

reille, d'habitude. Le Vaudois prononce *an* en exa-
gérant le son de la lettre *a*, qui ne conserve plus
sa pureté dans la résonnance du mot, et cela paraît
ain, surtout au Genevois, qui a l'habitude de com-
mettre la faute contraire. Cela n'empêche pas que
le Vaudois prononce *an* d'une façon *chimiquement*
plus juste que le Genevois. *Ain* se rapproche davan-
tage de la prononciation pure que *on* et frappera
beaucoup moins désagréablement les oreilles d'un
Français, qui lui-même parlera une langue pure et
dégagée de tout accent, parisien ou autre.

Il faut dire que ce m'sieu-là est assez difficile à
rencontrer, par le temps qui court. Le malheureux
qui, à Paris, prononce *représentation* tout court,
au lieu de *représentation*, risque de se faire ex-
pulser de son cercle. Affaire de mode.

On se moque, par exemple, de la façon dont nous
prononçons les mots en *in*, *ien*, chemin, bien, des-
tin, lien. Mais! chers amis de Genève, n'avez-vous
jamais remarqué que la prononciation vaudoise qui
vous amuse tant, par sa sincérité qui lui fait accen-
tuer un peu outre mesure la résonnance de la finale
in, est infiniment supérieure à la vôtre, qui vous
fait dire *cheman*, *bian*. Ah oui! c'est votre poutre
qui est *bian*. Rappelez-vous bien d'une chose, c'est
qu'il vaudrait peut-être mieux, dans l'intérêt de la
langue française que la mappemonde *pinchât* du
côté du pays de Vaud, que de *poncher* du côté de
Genève.

Les fautes grossières de prononciation que nous
commettons, nos compatriotes les commettent
aussi. Nous disons un mot, un mo, avec le *o* court,
au lieu de dire un *mô*. Lot doit se prononcer *lô*,
tandis que dot se prononce *dohe*. Nous en pronon-
çons pourtant quelques-uns d'une manière juste, —
le dos, piano, paletot (le Neuchâtois prononce le
o court dans ces mots-là, ce qui paraît grotesque).
Kilo doit se prononcer *kilo*, comme tous les mots
se terminant par un *o* seul, ou suivi d'une con-
sonne, d, s, t, z, etc., muette, ou plutôt qui ne doit
pas se prononcer.

A propos du Neuchâtois, chacun sait qu'on a la
prétention, à Neuchâtel, de parler le meilleur *fran-
çais* de toute la Suisse. On le parle même mieux
qu'en France, à ce qu'il paraît. Mieux qu'en Auver-
gne, oui.

Il y a quelques années eut lieu à Neuchâtel une
solennité littéraire, à laquelle assistaient en qualité
d'invités des Français de marque, de hautes per-
sonnalités dans le monde littéraire. Un conseiller
d'Etat neuchâtois fit un superbe discours, auquel
répondit, en termes excessivement flatteurs, le cé-
lèbre X., une des gloires actuelles de la littérature
française. Diplomate comme un Français distingué
sait l'être, et par dessus le marché malin et légè-
rement ironique, notre haut personnage s'était in-
formé à Berne, la veille, chez un welsche dont
nous tirons le nom, de ce qu'il pourrait bien dire
de spécial aux Neuchâtois, pour chatouiller agréa-
blement leur amour-propre.

« Dites-leur que vous êtes stupéfait, renversé,
» d'entendre parler à Neuchâtel un français aussi
» pur, aussi distingué. Ajoutez qu'en France la
» langue s'abatardit, et que Neuchâtel sera bientôt
» la seule ville du monde où notre belle langue
» aura conservé sa pureté et sa distinction. Ce n'est
» pas vrai, mais dites-leur quand même, ils le
» croiront d'autant plus facilement qu'ils le croient
» déjà. »

Le discours fut applaudi avec frénésie. Le lende-
main, les journaux locaux, bientôt reproduits par
une bonne partie de la presse romande, donnaient
le texte entier des discours prononcés, et l'accom-
pagnaient d'une foule de commentaires d'une naï-
veté désopilante.

Le Français avait touché juste. Tout le monde
était flatté et chacun de se croire un petit Bossuet.
Quel dommage qu'à la cérémonie personne n'ait
chanté la *Grâde voie des chênes*.

Quant à nos amis de Fribourg, qui prétendent
parler un français supérieur au nôtre, parce qu'ils
disent quatre-vingts au lieu de huitante, nous leur
répondrons que s'ils ont adopté avec tant de facilité
la décision un peu arbitraire de l'Académie fran-
çaise, c'est qu'elle les a débarrassés à tout jamais
du terrible huitante que beaucoup ont tant de peine
à prononcer. Presque tous disent *houitante*. Il
reste encore le terrible huit, huit, mais on l'évite
autant que possible, en attendant que l'Académie,
prise d'une nouvelle crise de huitophobie, le sup-
prime à son tour.

Nous demandons humblement pardon à nos con-
fédérés romands de remettre un peu les choses en
place et de rétablir les faits.

Ils nous pardonneront d'autant plus volontiers
qu'ils reconnaîtront certainement que nous avons
raison.... O. TOUREL.

Eh *biain*, amis de Genève, de Neuchâtel et
de Fribourg, qu'on *pâssez*-vous?

La fille de sa mère. — Un père tance sa
fille, dont l'amour de la dépense est absolu-
ment immodéré :

— Tu es possédée de la même folie des
grandeurs que ta défunte mère, tu me ruine-
ras à brève échéance.... Ah! Pauline, Pauline,
pourquoi faut-il que tu sois la fille de ta mère!

A l'œuvre. — Dans une auberge du Gros
de Vaud, deux trimardeurs allemands, affa-
més, sont atablés devant un énorme plat de
choucroute qu'ils détruisent à formidables
fourchetées.

Après les avoir considérés un moment, un
vieux paysan, seul dans un coin, grommelle
d'un air indigné :

— En voilà des gaillards ; me brûle, si on ne
dirait pas qu'ils rentrent du foin en tâche.

Amende honorable.

La lettre ci-dessous est absolument authentique.
Nous la tenons de la personne même à qui elle fut
écrite, par une domestique dont une indécatesse
— indécatesse plutôt inconsciente — avait motivé
le renvoi.

Chère madame,

Excusez-moi de mon silence, je ne puis tar-
der plus longtemps enfin de vous donner de
mes nouvelles qu'elles sont vraiment délicieu-
ses comme la dernière tasse de thé que j'ai bu
dans cette belle cuisine. Mille remerciements
de toutes les fatigues et les peines que ma jeu-
nesse a fait sentir. L'esprit était encore volage,
maintenant je veux le garder et le fait voir où
il doit se montrer comme l'oiseau qui vient
sur la fenêtre becqueter les miettes. Merci,
grand merci de tout cœur des bons conseils
que madame m'a donné, je veux et je tiens
de les suivre. Je vous prie que cette *tache* ne
veut pas seulement me servir de leçon pour
un jour mais pour le reste que j'aurais à vivre

sur cette terre étrangère. Dieu a bien voulu le fait voir que j'avais menti; c'était pas juste pour quant à moi cela me pesait sur l'estomac comme une pomme de terre moitié bouillie. Je pensais à ma chère maman avant de quitter la maison paternel, elle m'avait si bien recommandé qu'il ne fallait jamais tromper sa maîtresse. Lorsque je lui es appris ce malheur elle en était pour tomber de chagrin; je vous assure que j'ai reçu une sauce piquante, elle m'a répété et bien fait comprendre que c'était la première et la dernière fois.

Je vous souhaite santé et bonheur, madame. Je pense souvent à ce pauvre pied qui vous a fait souffrir. Je serais très satisfaite si le rétablissement est complet, Au plaisir. Recevez, madame, mes bonnes salutations.

Enfantines.

Le jeu de la petite maman. — Ecoutez ce dialogue entre deux fillettes qui jouent à la « petite maman ». Il est absolument authentique :
— Bonjour, chère madame, comment allez-vous ?

— Ça va bien, je vous remercie; et vous-même ?

— Voilà... voilà... ça pourrait aller mieux. Mais, dites-moi, madame, combien avez-vous d'enfants, maintenant ?

— J'en ai un... et c'est bien suffisant, allez ! Et vous, chère madame ?

— Moi?... J'en ai eu trois l'année dernière.

— Oh!... Vous les nourrissez ?

— J'ai nourri le premier, mais mon mari n'a pas voulu que je nourrisse les deux autres.

— Alors... qui donc les nourrit ?

— C'est leur papa.

Le mariage de Jean-Pierre.

SAYNÈTE, VAUDOISE EN UN ACTE

IV

SCÈNE IV (suite).

JULIE.

Pauvre tante Rose, comme vous vous échauffez.

TANTE ROSE.

Pardine, je suis bien à la bonne. C'est sûr que le voisin Jean-Pierre ne veut pas faire la cour à Marie, lui qui a eu fréquenté sa grand-mère.

JEAN-PIERRE.

Hein, moi, comment ?

TANTE ROSE.

Faites-voilà votre innocent, hein ! Comme si je me rappelais pas quand vous veniez fréquenter sous le gros poirier derrière chez nous. La Sophie et moi, on vous guignait par une borgnette. Tout de même, ça ne nous rajeunit pas, hein, Jean-Pierre ? On n'a plus quinze ans.

JULIE.

Enfin, vous me direz ce que vous voudrez, tante Rose. Toujours est-il que je serais heureuse de mourir quand ma fille aurait un mari comme le voisin Jean-Pierre.

TANTE ROSE.

Oui, et puis, qu'est-ce que tu dirais quand on leur ferait, comme ils ont fait chez nous, à un vieux qui a épousé une jeune ? Pendant huit jours, tous les garçons de la commune leur ont fait un charivari à tout casser. Le premier soir, ils sont venus avec des violons, des tambours, des cocasses, des bassinoires, de la vieille ferraille, des toupins fendus. Fallait entendre cette chette. Les deux pauvres époux n'ont pas pu fermer les yeux de toute la nuit.

JULIE.

Taisez-vous, tante Rose; ce n'est pas possible....

TANTE ROSE.

Le lendemain, ils sont venus faire la ménagerie. Il y avait des chiens, des chats, des coqs, des moutons, des vaches, toute l'arche de Noë, quoi ! Mon père, si possible, si vous aviez entendu ce tredon, ce sabbat, ce boucan de la metzance ! Et pendant huit jours !

JULIE.

Eh bien ! ça c'est honteux ! Moi, je dis que s'il y avait des municipalités qui se respectent, on ne verrait pas ça.

TANTE ROSE.

Et, moi, je dis que c'est bien fait. Et si j'avais été le ministre qui les a mariés, j'aurais prêché sur ce texte : « Père, pardonneur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

JEAN-PIERRE (à part).

Oh ! alors, non ; si je dois avoir un charivari pareil, j'aime mieux dire adieu au mariage.

SCÈNE V

LES MÈMES, LOUIS, FILLES ET GARÇONS

(Entrée de Louis, suivi de garçons et filles du village.)

UNE FILLE.

Bonjour à tout le monde. Où est-il, ce beau fiancé ? Ah ! le voilà. Eh ! voisin Jean-Pierre, c'est comme ça que vous faites vos coups en cachette. Moi qui comptais sur vous. Tu sais, Marie, c'est pas jolli de nous prendre le plus beau garçon du village.

UN GARÇON.

Dis-voilà, Marie, te réjouis-tu pas de danser à la noce avec cette vieille esrelette ?

UN DEUXIÈME GARÇON.

C'est ça qui va être une belle noce. On fera la noce le lundi et l'enterrement le dimanche. Pour sûr, c'est l'enterrement qui sera le plus gai.

LE PREMIER GARÇON.

Et le charivari, tu l'oublies ?

DEUXIÈME FILLE.

Dites-voilà, Jean-Pierre, j'ai planté mes z'haricots hier; prêtez-me voilà vos mollets pour berclures.

PREMIER GARÇON.

Dites-voilà, Jean-Pierre, racontez-nous voilà ce qui se passait l'an de la misère. Vous étiez déjà grand garçon ?

DEUXIÈME FILLE.

N'est-ce pas que vous n'avez pas été au Sonderbon ? Vous étiez déjà trop vieux.

PREMIÈRE FILLE.

Est-ce pas vous qui étiez parrain de mon grand-père ?

Tous.

Oh ! le beau marié ! Regardez-voilà ses oreilles ; la mousse qui croît dedans ! Et ses yeux qui coulent comme ceux d'une vieille chatte. Et ses genoux gotreux.

(Tous ensemble, ils se prennent par la main et font ronde autour de Jean-Pierre en chantant) :

Y en a point comme lui, etc.

JULIE (pendant que la tante Rose la retient).

Marie, va-voilà chercher le vieux pétairu à ton père.... Il faut que j'en étérissse un !

(La ronde s'arrête.)

JULIE.

Mon pauvre Jean-Pierre, faut pas vous émotionner ; ce n'est rien.

JEAN-PIERRE.

Comment, ce n'est rien ! Vous savez, gar-

dez-la, votre fille. J'en ai assez du mariage.

JULIE.

Hein, quoi, vous ne la voulez plus ! C'est beau, pour un homme, de dire et de se dédire.

JEAN-PIERRE.

Ah ! si vous croyez que je tiens à avoir un pareil charivari.... Quels sorciers !

JULIE.

Eh ! mon té ! je veux assez la caser, ma fille. Vous inquiétez pas. Tout de même, je vous aurais pas cru ainsi. Quand on ne sait pas ce qu'on veut, on reste chez soi. On ne va pas demander les gens en mariage. Du reste, c'est votre faute, s'ils sont venus faire ce sabbat ici.

JEAN-PIERRE.

Comment ! C'est votre faute, à vous.

JULIE.

Et moi je vous dis que c'est la vôtre. Allez vous réduire, vieux petou !

TANTE ROSE.

Allons, Julie, regarde-voilà ces deux amoureux. Marie-les ; tu verras le jolli ménage.

JULIE.

Jamais de la vie ! Ils n'ont pas le sou. J'aimerais mieux qu'elle reste vieille fille.

TANTE ROSE.

Si ce n'est que cela, j'arrangerai les choses. J'étais justement venue aujourd'hui te faire une proposition. Tous mes enfants sont morts.... Eh bien, ils les remplaceront, et je leur donnerai mon bien. Si tu consens à leur mariage, je fais mon testament tout de suite, et je leur donne tout ce que j'ai. Ils pourront venir s'établir chez moi en se mariant. Tu consens, n'est-ce pas ?

JULIE.

Du moment que c'est comme ça... eh bien, allons. Et puis, ça fera bisquer ce vieux fou.

LOUIS.

Vous consentez.... Merci, merci!... Tante Rose, il faut que je vous embrasse.

UN GARÇON.

Vous consentez, Julie. Eh bien, respect pour vous ! Ça vous portera bonheur, vous verrez.

JULIE.

Voulez-vous déguerpir, à la fin, tas de canailles !... Si j'avais pas la crainte de Dieu... et une douleur....

UN GARÇON.

Oui, oui, on s'en va. Allons, Louis, Marie, venez avec nous. On s'en va faire une coquille par le village.

(Ils sortent en se donnant la main et en chantant) :

Y en a point comme nous, etc.

SCÈNE VI

TANTE ROSE, JULIE, JEAN-PIERRE

JEAN-PIERRE (assis à gauche, à part).

Ouf, quel guépier ! C'est bien fait pour moi, aussi. La tante Rose avait bien raison. C'est pas quand on n'a plus de dents qu'on va aux noisettes.

JULIE (assise à droite, à part).

Faut-il pourtant être née pour le malheur ! Je peux pas m'ôter de l'idée cette maison. Quand je pense, qu'avec Marie, j'aurais pu être comme la maîtresse là-dedans. Et moi qui avais déjà raconté ça à madame la ministre ; ça fait que tout le village le sait. On va se moquer de moi pas mal.

JEAN-PIERRE (à part).

Mon pauvre Jean-Pierre, te revoilà pas mal enreblé. Tout de même, c'est triste.